

Jacques De Chambrun

**Juste un moment
de bonheur**

Jacques De Chambrun

Juste un moment
de bonheur

© Jacques De Chambrun, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3002-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Anne-Do, mon amour.

*Je veux dédier ce poème
À toutes les femmes qu'on aime
Pendant quelques instants secrets
À celles qu'on connaît à peine
Qu'un destin différent entraîne
Et qu'on ne retrouve jamais*

Antoine Pol

*Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Ailleurs, bien loin d'ici ! Trop tard ! Jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimé, Ô toi qui le savais !*

Baudelaire

Elle avait posé le vieux sac en toile de jute qu'elle portait à bras le corps à l'endroit où la rampe qui mène au fleuve et une vieille resserre dans laquelle les ouvriers communaux rangent leurs outils le soir forment en s'épaulant un recoin abrité. Elle hésita longuement en éprouvant de la paume la pierre granuleuse du parapet et en suivant d'un œil indifférent le filet mouvant que tresse sur le sable le jeu du vent et du soleil à travers les branches des aulnes. Puis elle s'est assise à même le sol, le sac au creux des reins, le dos calé dans l'encoignure comme pour faire corps avec le mur. Elle a poussé un profond soupir.

C'est ainsi que je l'ai aperçue ce matin-là en allant prendre le bus qui me menait au lycée.

Des clochards s'installaient souvent à cet endroit. Ils y restaient quelques temps puis ils disparaissaient avec les premières pluies. Le soir, ils s'enfouissaient sous un amoncellement disparate de sacs et de couvertures qu'ils traînaient avec eux dans des caddies de supermarché. Certains paraissaient âgés et malades. Ils avaient les joues violacées par des nuits de froidure et les yeux jaunes sous des cheveux hirsutes. Ils criaient aux passants des phrases sans suite en agitant des bouteilles de bière qu'ils buvaient au goulot. D'autres, plus jeunes, étaient accompagnés de chiens dont les yeux reflétaient la désespérance de leurs maîtres.

Elle ne leur ressemblait pas

Sa présence, là, avait quelque chose d'insolite et je me suis approché pour la regarder. J'étais incapable de lui donner un âge mais elle paraissait jeune avec ses longs cheveux bouclés tombant sur ses épaules. Elle était vêtue d'une jupe sombre et d'un manteau fané dans lequel elle s'était enroulée malgré la chaleur. Mon ombre projetée jusqu'à ses pieds l'a avertie d'une présence ; elle a levé la tête en abritant ses yeux de la main à cause du soleil. Son visage n'avait rien de particulier : les lèvres, le nez, les yeux étaient ordinaires. Elle me regarda avec un air interrogatif comme si elle attendait une question de ma part et, soudain, j'ai pris conscience que j'étais planté devant elle depuis de longues minutes à l'examiner sans retenue. Je me suis senti rougir. Elle a perçu mon embarras et m'a souri pour le dissiper.

Son sourire.

Il partait des yeux dont l'iris scintillait dans le repli ombreux des paupières en

demi-lunes pour irradier son visage d'une douceur si pleine et si profonde que tout en elle devenait différent.

Je me suis enfui jusqu'à l'arrêt du bus et je me suis faufilé à l'arrière de la voiture pour la regarder encore à travers la vitre. Et longtemps après que la grille fuyante des marronniers du boulevard eut absorbé sa forme ramassée, j'ai gardé devant les yeux l'image de son visage et du sourire qui l'avait irradié.

L'année scolaire touchait à sa fin et déjà les terminales avaient déserté le lycée pour un ultime bachotage ; ils reviendraient bientôt avec la gorge nouée et sur le visage l'angoisse des matins d'examen. Dans les autres classes les professeurs occupaient de leur mieux les élèves en attendant que les épreuves du bac réquisitionnent les salles du lycée et les mettent d'office en congé. Les cours étaient houleux car nulle menace, maintenant que les résultats des conseils de classe étaient connus et le sort de chacun arrêté, ne venait contenir la vitalité des adolescents aiguillonnés par la proximité des vacances et les premières chaleurs de l'été. Dans les couloirs ou au réfectoire, l'heure était plus à la drague et à la séduction pour ceux qui n'étaient pas en couple qu'aux Math ou à l'Histoire et Géo.

Depuis quelques temps la ville s'était glissée dans une atmosphère estivale.

À la télévision les présentateurs se réjouissaient du beau temps persistant et commentaient avec de larges sourires les photos de satellites sans un seul nuage. Dès le matin une chaleur moite s'insinuait le long des rues pressant les volets encore clos, enveloppant les arbres des squares, amollissant le bitume des trottoirs à mesure que le soleil, rouge encore, émergeait de l'emprise des toits de zinc que les volutes de l'air surchauffé animaient de tremblements bleutés. À l'heure du déjeuner une foule de badauds et de touristes déambulaient le long des devantures ou recherchaient à la terrasse des cafés un peu de fraîcheur dans les flancs embués et la mousse blonde des chopes de bière. Et les jardins publics, îlots de verdure enserrés entre les façades des bureaux qui réfléchissaient le soleil de toutes leurs vitres, accueillaient des groupes de jeunes aux épaules et aux jambes nues allongés sur les pelouses pour leur premier bronzage. Même le fleuve, étal en dehors des moments où des trains de péniches défilaient paresseusement en traînant à leur suite des faisceaux d'onde d'un brun rougeâtre, n'insufflait guère de fraîcheur sur ses berges. Dans l'autobus les robes d'été aux couleurs vives avaient fleuri dégageant la chair blanche des bras et des aisselles sur lesquels perlaient, comme si la chaleur ambiante ou la pression des autres corps la faisait fondre, de fines gouttelettes de sueur dont l'odeur aigre et tenace emplissait la voiture. Et il n'était pas rare d'apercevoir l'orbe d'un sein se profiler dans l'échancrure d'un corsage.

En revenant du lycée je suis descendu une station plus tôt que d'habitude. J'ai

traversé le boulevard en courant. Elle était toujours là dans la position où je l'avais laissée le matin. La tête légèrement inclinée, le menton reposant sur la poitrine, les yeux fermés, immobile. Elle aurait paru morte sans le souffle qui faisait chuintier de temps à autre une petite bulle de salive à la commissure de ses lèvres. Je me suis assis un peu à l'écart derrière un massif de buis qui avait échappé à la taille et dont les rejets désordonnés me masquaient à sa vue. Mon cartable posé sur mes genoux engourdis je suis resté longtemps à la contempler. Des pigeons se sont approchés, la démarche hésitante, m'examinant de leur œil rond en penchant la tête. Sans doute attendaient-ils que je leur jette quelque nourriture comme ces petites vieilles qu'on voyait souvent sortir de leur cabas des croûtes de pain rassis qu'elles émiettaient pour attirer les oiseaux. La manne se faisant attendre, les pigeons se sont envolés. Je suis allé m'accouder sur le parapet qui surplombe le fleuve à quelques mètres de son refuge. L'eau semblait immobile et donnait même l'illusion de remonter vers la source quand de légères risées courant à sa surface l'agitaient d'infimes ondulations où scintillaient les reflets du soleil. Mais les épaves charriées par le courant, les branches d'arbre à demi-immergées, les bouteilles en plastique arborant leur marque pour une publicité ultime et dérisoire, les poissons crevés au ventre gonflé que les mouettes venaient becqueter d'un vol précis rappelaient le glissement inéluctable vers le cimetière marin.

— « Où vont-ils donc pourrir ? »

Cette réflexion s'intégrait si bien dans ma rêverie que je l'ai prise pour un écho de mes propres pensées.

Elle s'était approchée silencieusement et me regardait appuyée de côté au parapet. Elle avait une voix singulière avec un reste d'accent que je n'ai pas reconnu. Etrangère peut-être ? Je n'ai pas répondu tout de suite à sa question, saisi - charmé ? - une nouvelle fois par la transformation que donnaient à son visage ce sourire et l'éclat soudain qui animait ses yeux.

— « Dans la mer puis dans l'océan, je crois. On dit qu'il existe une mer, la mer des Sargasses, où mènent tous les courants marins et où viennent mourir un jour ou l'autre les épaves des navires naufragés. Et aussi, malheureusement, toutes les saloperies que nous jetons à la poubelle.

J'ai vu à la télévision un documentaire qui appelle sixième continent l'endroit où elles se concentrent. »

— « Et les noyés ? »

— « Les noyés je ne sais pas, mais je pense que non car on essaie toujours de les repêcher avant. Il suffit de voir à la télévision les efforts que déploient les

pompiers avec leurs bateaux et leurs plongeurs pour récupérer les corps. »

Elle parut se satisfaire de cette réponse.

Elle se baissa pour ramasser une pierre qu'elle examina de tous les cotés en la retournant entre ses doigts. La trouvant à son goût elle me l'a tendue. C'était un fragment de silex blond échappé d'un de ces rognons qui strient de lignes sombres les falaises de craie et qu'on concasse pour garnir les allées des pavillons de banlieue. Il m'a rappelé les petites maisons avec leurs fenêtres étroites et leurs murs de meulière jointoyés de ciment gris qu'on voit défiler le long des voies ferrées au sortir des gares de l'Ile de France. La pierre avait une forme oblongue et le toucher huileux de certains morceaux d'ambre.

— « Elle n'est pas taillée car il n'y a pas de bulbe de percussion. Les hommes préhistoriques cassaient les rognons de silex pour en détacher des lames avec lesquels ils fabriquaient leurs outils. Cette frappe laisse toujours sur les éclats un dôme avec des stries concentriques. C'est ce qu'on appelle le bulbe de percussion. Et là, regardez, il n'y en a pas. »

J'étais assez fier de cette explication que j'avais apprise sur le chantier de fouilles auquel j'avais participé lors des vacances précédentes mais elle ne sembla pas impressionnée par mon savoir.

— « Je te la donne quand même. »

Et comme j'avais l'air déçu de cette pierre ramassée au hasard parmi la multitude de celles qui jonchent les promenades des bords du fleuve, elle ajouta avec un peu de déception dans la voix :

— « Qu'est-ce qui compte pour toi ? Cette pierre que je te donne ou son prix ? »

Puis elle retourna s'asseoir sans plus se préoccuper de moi. J'hésitais à jeter le caillou dans le fleuve tout proche, car, pour moi, la valeur des cadeaux comptait aussi dans le plaisir qu'ils me procuraient. Finalement, je l'ai glissé dans ma poche et je suis rentré chez moi.